

Theresa Révay

LA COURSE PARFAITE

François Mathet
Portrait du maître-entraîneur



Tallandier

LA COURSE PARFAITE

Theresa Révay

LA COURSE PARFAITE

François Mathet

Portrait du maître-entraîneur

Tallandier

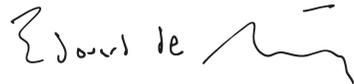
© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5082-2

Dans l'univers des courses, François Mathet a été précurseur d'une nouvelle façon d'être complice avec le cheval. Il a peut-être compris avant d'autres les multiples facettes qui composent le tempérament du pur-sang.

Historiquement, les courses étaient une tradition de l'armée. La plupart des entraîneurs étaient exigeants et entraînaient dur. Lui savait qu'il fallait une routine pour rassurer le cheval et le mettre en confiance, afin qu'il donne le meilleur de lui-même et se dépasse au moment de la course plutôt que de courir son Arc-de-Triomphe à la maison.

François Mathet reste dans les annales par le caractère exceptionnel de son palmarès. Le portrait qu'en fait Theresa Révay lève le voile sur cette personnalité énigmatique, finalement trop peu connue.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Édouard de Rothschild', with a stylized flourish at the end.

Édouard de Rothschild
Président de France-Galop



1955. François Mathet, sur la piste des Aigles, à Chantilly.
© Bertrand/aprh

« Le cheval m'a perdu, mais je lui dois tout. »

François MATHET

Prologue

En ce premier dimanche de juin, il est seul avec son garçon de voyage pour seller *Crystal Palace* dans un box de l'hippodrome de Chantilly. Par la précision de ses gestes et sa parole rare, François Mathet demeure fidèle à lui-même. Le maître-entraîneur se tient comme toujours du côté gauche de son pensionnaire. On prétend que c'est celui du cœur. Depuis le premier jour, le cérémonial du harnachement se veut immuable. En ce temps-là, plus de trente ans auparavant, il s'agissait d'une modeste course à réclamer à Auteuil. Le cheval patientait sous la bruine et dans le vent au pied du camion que François conduisait lui-même. Mais chez le jeune homme, déjà, il y avait une même exigence, une même attention, de celles qui mènent à la victoire.

Le garçon annonce la position du trou du contre-sanglon : « Troisième à partir du bas. » À François maintenant de déterminer la tension qui le satisfait. Il a la réputation de serrer moins que les autres entraîneurs et ses jockeys ont interdiction de ressangler à cheval. S'ils le font, c'est en cachette. Surtout, éviter de se faire prendre. Les colères du maître sont légendaires. Le rituel se poursuit en silence. Le garçon étire les antérieurs l'un après l'autre. François vérifie que la sangle est positionnée au bon endroit. La sursangle glisse au-dessus de la selle, puis sous le poitrail. Il l'ajuste

au degré de pression près, juste ce qu'il faut. L'instant est décisif. Il place ainsi la dernière note sur sa partition. Cette symphonie, il l'a composée depuis les premières foulées de l'animal sur les pistes des Aigles jusqu'à la tension requise pour ces deux attaches. La moindre erreur peut être fatale. Sa paume de main s'attarde sur l'encolure du cheval gris. Entre eux, bien davantage que les galops d'entraînement, une deuxième place dans le Prix Lupin ou les espoirs à venir.

Ce splendide poulain lui doit la vie, tout simplement.

Cela s'est joué sur un fil. Neuf mois auparavant, François Mathet passait en revue l'écurie à étendard bleu et jaune, qui compte parmi les plus anciennes couleurs hippiques de France. Son propriétaire, le baron Guy de Rothschild, venait de lui en confier les rênes. Quand on lui a présenté *Crystal Palace*, la sentence de l'entourage est tombée tel un couperet : « Celui-là, il part lundi à l'abattoir ! » Le pur-sang était trop difficile. Un réfractaire aux pistes d'entraînement. D'un mot, le maître-entraîneur s'est opposé à cette décision. Autour de lui, des haussements de sourcils, et chacun de détailler l'animal avec une attention soutenue. On peut se fier à l'œil de François Mathet. « Il n'y a pas au monde un homme entre les mains duquel sont passés autant de chevaux qu'entre les miennes », affirme-t-il. Comme remède à tous les maux, François a prescrit à l'élève indiscipliné de porter son lad le plus corpulent. Quatre-vingts kilos, de quoi calmer toutes les ardeurs. Et au fil des semaines, sa patience envers son nouveau protégé a fait des miracles.

François s'éloigne d'un pas décidé en direction du rond de présentation, tenant le programme de la réunion qui enveloppe son *Paris-Turf*. Pas un regard pour la rangée de boxes impeccables, ni pour la pelouse d'où aucun brin d'herbe ne dépasse. Personne n'ose le déranger pour le saluer. Au contraire, les gens s'écartent pour le laisser passer. On dirait

Moïse. Ce n'est pas pour lui déplaire. Il n'a pas de temps à perdre et se refuse à des politesses qui pourraient le distraire. L'homme est « à son travail », comme il se plaît à dire. Et plus particulièrement en ce jour de Jockey-Club. Il a déjà remporté quatre fois cette classique française réservée aux trois ans et qui consacre chaque année le champion d'une génération. Le défi à relever, en ce printemps 1977, ne ressemble toutefois à aucun autre : il s'agit de rompre une malédiction.

Le ciel gris n'est guère prometteur. Les imperméables sont ceinturés, mais les parapluies anglais à manche en bambou restent fermés. Un photographe de presse saisit François Mathet s'adressant aux deux jockeys de l'écurie Rothschild. Ses indications sont toujours d'une précision chirurgicale. On voit bien qu'ils tendent l'oreille de crainte de laisser le vent emporter un mot ou l'autre. Les propriétaires ne sont pas en reste. *Crystal Palace* est le favori et il pourra compter sur son compagnon d'écurie *Concertino* pour assurer le train. Ils ne seront pas trop de deux pour contrer les dieux du turf.

Le mauvais sort s'acharne sur les Rothschild. Voilà quatre-vingt-sept ans que ce Prix du Jockey Club leur échappe. C'est à peine croyable, alors qu'ils triomphent partout ailleurs. Ni la presse ni les turfistes ne sont indifférents à ce qui ressemble à une punition. « Allez, Rothschild ! » a titré *France-Soir* la veille de la course. Un pelousard anonyme a même écrit au baron Guy en disant que la joie serait partagée par tous si la victoire lui souriait enfin. Or, s'il existe un homme pour décrocher la lune, c'est bien Mathet. Il est le seul entraîneur dont le petit peuple des courses scande parfois le nom au retour aux balances tant ses victoires peuvent être aussi enthousiasmantes qu'épiques. Leur idylle ne dure-t-elle pas depuis bientôt trois décennies ? Si un Mathet court, on le joue, quel que soit le propriétaire. C'est mieux qu'une assurance-vie.

Les haut-parleurs crachotent : « Les jockeys montent à cheval. » François jette discrètement un regard autour de lui. Il cherche le gamin des yeux. En dépit des orages et des déchirures, il ne peut s'en empêcher. Il est convaincu qu'ensemble ils auraient vaincu le mauvais œil. Mais Yves Saint-Martin est désormais en bleu Wildenstein. Le destin peut parfois se montrer retors, et pas seulement avec les Rothschild. « Les chevaux se rendent au départ », claironnent les haut-parleurs. Et le public bruisse d'excitation comme les frondaisons des grands chênes cantiliens. Tandis que le baron Guy et son épouse rejoignent leurs amis dans la tribune des propriétaires, François suit *Crystal Palace* jusqu'au bord de la piste. Il inspecte le cheval et son jockey une dernière fois : la sangle n'a pas bougé. Son pensionnaire s'élançe à la main de Gérard Dubrœucq. Le jeune jockey témoigne déjà d'une belle maîtrise. Il fait aussi son service militaire. Avec le capitaine Mathet, ancien officier de cavalerie, il n'est pas en terrain inconnu.

François se fraye un chemin parmi la cohue des turfistes. C'est un brin essoufflé qu'il parvient dans la tribune des entraîneurs. Autrefois, il se déplaçait plus vite mais sa hanche ne le faisait pas souffrir. Les siens ne lui parlent pas quand il les retrouve. Ils savent que c'est inutile. François porte ses jumelles à ses yeux. Même s'il ne le dira à personne, il croit en ses chances. Cela lui ferait plaisir que l'indocile remporte cette victoire historique. Non seulement parce que tous deux possèdent le même trait de caractère, mais aussi parce qu'il serait heureux d'offrir ce bonheur à Guy de Rothschild pour qui il ressent beaucoup d'estime et de l'amitié. Entre un entraîneur et un propriétaire, c'est assez rare pour être souligné. À chaque fois, l'aventure est inédite et le dénouement incertain.

Au loin, le claquement des boîtes libère les chevaux. L'espace d'un instant, François ne voit plus rien. Les couleurs bleues se confondent. Il se croit dans une peinture de Degas. Autour de lui, tous s'agitent alors qu'il reste imperturbable. C'est l'une de ses forces qui ne manque pas d'exaspérer ses proches, mais on ne va pas le changer maintenant. Étrange, tout de même, comme le temps se distend dans ces moments-là. Une poignée de secondes dure l'espace d'une vie. Il connaît cette sensation par cœur. Il est tête de liste des entraîneurs de plat au titre des victoires depuis 1957, sans discontinuer. Comment s'étonner que certains ne l'aiment pas ? Et pourtant, chaque épreuve, aussi modeste soit-elle, lui procure la même émotion. C'est là que réside la véritable magie du monde du turf, celle d'offrir une éternelle jeunesse en vous redonnant à chaque course l'innocence des premières fois.

Ils sont déjà au tournant du château. François ne rate pas une foulée. *Concertino* ralentit le train, mais sa reprise a été un peu brutale. Dans le peloton, les jockeys doivent pester à cause du changement de rythme. Du temps où il montait en tant qu'officier ou gentleman-rider, il n'était pas le dernier à grogner. Il est vrai qu'il préférerait l'obstacle. *Crystal Palace* et *Concertino* accélèrent l'allure en tête. Il comprend que son rebelle doit fournir un effort conséquent pour conserver le meilleur sur les autres. Et voilà que Lester Piggott repart à la corde... Ce diable d'Anglais au profil en lame de couteau, aussi acérée que son talent. Une pointe d'inquiétude le transperce. Les tribunes grondent autour de lui. François ne bronche pas mais cesse de respirer. Enfin, la délivrance ! La foule s'enflamme de bonheur lorsque *Crystal Palace* franchit le poteau avec une demi-longueur d'avance sur Piggott. *Concertino* réussit à conserver la troisième place. Décidément, cela s'est bien passé.

Une « joie extraordinaire » s’empare alors de lui. C’est ainsi qu’il décrit le saisissement de la victoire dans ses textes. Il s’empresse de rejoindre la piste. Désormais, il sourit en acceptant les poignées de main. Décrocher un cinquième Jockey-Club en brisant une malédiction presque centenaire avec un cheval promis à l’abattoir, ça a de la gueule, tout de même. Il aime bien le panache, François. On le lui reproche d’ailleurs suffisamment.

Une photographie immortalise les vainqueurs sur la piste. D’un côté, une bourrasque tourbillonne autour du cheval triomphant que le baron Guy tient par la longe, tandis que la baronne de Rothschild, arrimée au bras de son époux, retient d’une main sa capeline qui risque de s’envoler, et que sa robe ajourée en dentelle de Chantilly lui fouette les jambes. De l’autre, on découvre François, les épaules basses, les pieds écartés, ancré dans le turf pour ne pas donner prise au vent. Le regard que porte le baron Guy sur son entraîneur en dit long : le propriétaire-éleveur n’arrive toujours pas à y croire. Dans quelques instants, dans un salon de l’hippodrome des princes de Condé, il regardera deux fois le déroulement de la course à la télévision pour mieux détailler l’épreuve.

C’est maintenant l’heure des festivités pour savourer cette liesse à nulle autre pareille. Mais une fois le jockey passé aux balances, quand on cherchera François pour le féliciter, on ne le trouvera pas. Comme d’habitude, les uns et les autres seront obligés de lui écrire chez lui, au Mont de Pô, regrettant de ne pas avoir pu le complimenter de vive voix. « Je vous ai cherché partout, mais vous étiez déjà reparti. » Leitmotiv qui revient depuis des années dans les courriers qu’il reçoit après les grandes victoires.

Ne jamais être là où on l’attend. C’est tellement lui ! François Mathet, à jamais insaisissable...

« On peut tout sonder, sauf le silence d'un homme », dit l'adage. François Mathet est de ces hommes de peu de mots. Il n'aime ni le verbiage ni la flamboyance. Même au sommet de sa gloire après d'innombrables victoires sur les champs de courses les plus prestigieux, alors que des propriétaires nantis le courtisent et que de modestes turfistes scandent son nom à Longchamp, l'un des plus illustres entraîneurs de tous les temps demeure avare de paroles et fuit la lumière. Chez les êtres de sa trempe, la satisfaction, la fierté ou la joie sont des feux intérieurs. Ils brûlent néanmoins tout autant. La pudeur n'exclut pas la passion.

En cela, François Mathet demeure fidèle à sa lignée paternelle, issue de cette province française où l'on méprise l'ostentation. Depuis toujours, la bourgeoisie lyonnaise comme celle de Franche-Comté ne reconnaissent que les tempéraments droits, ceux qui partagent un goût simple pour les valeurs du travail et du mérite. Les femmes ne sont pas absentes. Elles constituent le socle de la charpente familiale. On attend d'elles des trésors de tendresse et de patience, une maisonnée sereine, une main ferme pour guider la domesticité, un œil vigilant sur les bonnes manières. Elles veillent surtout à transmettre à leurs enfants les vertus chrétiennes de foi, d'espérance et de charité. Si l'on

apprécie l'ordre et la mesure chez les Mathet, personne n'est réfractaire au progrès ; on compte dans la famille de brillants ingénieurs de l'École des mines ou de Centrale.

À l'aube du xx^e siècle, toutefois, certains de ces principes paraissent menacés. Sous ses airs d'insouciance, le pays est aux prises avec de sourdes inquiétudes : un sentiment d'humiliation depuis la défaite militaire de 1871 qui a entraîné la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, la menace d'un empire allemand fraîchement constitué à ses portes, les répercussions d'une loi de séparation des Églises et de l'État dont l'application brutale a blessé les catholiques, sans oublier cette impression diffuse, aussi exaltante que vertigineuse, d'un monde moderne qui ne cesse d'accélérer.

Quand naît François, le 21 mai 1908, nous sommes toujours à la Belle Époque. Les femmes ne sortent jamais « en cheveux » mais sont chapeautées et gantées, la taille corsetée sous des robes blanches à dentelles. La moustache triomphante, une canne à la main, les hommes portent des cols cassés et des redingotes, à l'exception de l'heureux père du nouveau-né qui arbore plus souvent l'uniforme de l'armée française et plus précisément celui des chasseurs. Le capitaine Émile Mathet est officier de cavalerie de carrière. Après deux filles nées au gré de ses affectations, c'est dans la ville de garnison de Vesoul que son fils voit le jour. L'événement est vécu comme un bonheur d'autant plus précieux que le père d'Émile est décédé quelques mois auparavant. La joie éclate, bien que le faire-part de naissance demeure ourlé de noir.

La mère et l'enfant se portent bien. À l'époque, ces quelques mots ont une vraie signification. La vie est fragile, comme le sait Magdeleine Scheffer qui a perdu une sœur et deux frères en bas âge. La jeune femme ne connaît que trop bien la déchirure de l'absence. Le jour de son

mariage, elle était déjà orpheline. Elle est d'autant plus attentive aux siens, à son mari Émile et à leurs trois enfants – Élisabeth, Cécile, et désormais le petit François. La veille de sa naissance n'a-t-elle pas écrit à son époux : « Tu vois, mon aimé, si un malheur nous arrivait et que ce pauvre petit troisième vienne à nous séparer, si Dieu venait à me rappeler à Lui, sois sûr que je n'ai jamais aimé que toi, que je me suis complètement donnée et que je t'appartiens en ce monde et en l'autre. » Le regard serein de Magdeleine est celui d'une femme qui a trouvé le bonheur auprès de son mari, une félicité à laquelle le souverain pontife a accordé sa bénédiction apostolique le jour de leurs noces. Elle précise dans sa lettre : « Si c'est une fille, aime-la comme les deux autres. Si c'est un fils, fais-en un second toi-même, il n'aura qu'à gagner à te ressembler. » L'amour comme une grâce divine, l'amour comme un refuge.

Ce refuge devient une jolie maison familiale au 11, avenue Pasteur, à Arbois, achetée grâce à la dot de Magdeleine, femme de tête « propriétaire », ainsi que le précisent les documents officiels de l'époque, et qui veille à la gestion de son patrimoine. Le couple tient à ancrer ses enfants en ces terres du Jura d'où sont originaires les ancêtres de Magdeleine. Tout au long de sa vie, elle maintiendra le souvenir de grands-parents qu'elle n'a pas connus et de parents morts trop tôt. Une fidélité à la mémoire de ces architectes-voyers, notaires et médecins, à leurs épouses aussi, dont elle demande à ses enfants d'entretenir les tombes avec soin.

Tout heureux de cette acquisition, Émile affûte ses crayons et dessine d'un trait enlevé le nid familial, *Le Chalet pourpre*, sa façade en pierres apparentes, son toit en tuiles d'ardoises, la tourelle, le potager, le jardin d'agrément avec ses hêtres et son grand chêne. Un fief modeste mais digne

d'abriter les siens. Le mur d'enceinte est détaillé avec précision, les battants du portail demeurent soigneusement fermés. Émile tient à protéger son épouse et leurs enfants envers et contre tout, à les préserver de ces « vieux ferments de discorde » qu'il évoque lors de leur mariage avec un oncle de Magdeleine. « Dans ma famille à moi, tout le monde s'aime », lui écrit-il en réponse à des griefs infondés. L'affirmation ne laisse pas indifférent, venant d'un officier de cavalerie qui n'ignore ni la retenue ni la maîtrise des sentiments. On sait aimer chez les Mathet. Aimer même passionnément. Ce trait de caractère, le petit François en héritera. Mais pour l'instant, il n'est pas encore question de ferventes amours, seulement d'une éducation joyeuse au sein d'une famille particulièrement aimante.

Le talent de dessinateur d'Émile ne s'arrête pas aux esquisses de sa maison, aux croquis de ses camarades de Saint-Cyr, ni même aux contours de la chambre d'hôpital où il résidera en 1918 pour récupérer de ses blessures de guerre. Plusieurs dessins attestent de sa curiosité pour l'aviation alors en plein essor. L'année de la naissance de son fils, il crée même des maquettes d'aéroplanes. Émile a cela dans le sang, un talent artistique, une vision architecturale, l'aptitude aux mathématiques. En aurait-il hérité de son grand-père paternel, homme de talent et figure notable dont il ne porte toutefois pas le nom ?

Cette lignée des Mathet, en effet, est née d'une femme. Une jeune et modeste couturière, native de Lyon. Quand elle met au monde son enfant en 1823, Marie-Marthe Mathet a vingt-deux ans mais pas d'alliance au doigt. Elle prénomme son fils François, dit Francisque. Son amant, Antoine-Marie Chenavard, appartient, lui, à la bourgeoisie lyonnaise. Ce bel homme portraituré par Ingres est l'un des membres fondateurs de la Société académique d'architecture de Lyon,

Du même auteur

LA NUIT DU PREMIER JOUR

Albin Michel, 2020 ; « Le Livre de Poche », à paraître en 2022

LA VIE NE DANSE QU'UN INSTANT

Prix Simone Veil 2017

Albin Michel, 2017 ; « Le Livre de Poche », 2018

L'AUTRE RIVE DU BOSPHORE

Prix Historia du roman historique 2014

Belfond, 2014 ; « Pocket », 2015

DERNIER ÉTÉ À MAYFAIR

Belfond, 2011 ; « Pocket », 2013

TOUS LES RÊVES DU MONDE

Belfond, 2009, « Pocket », 2011

LA LOUVE BLANCHE

Belfond, 2008 ; « Pocket », 2009

LIVIA GRANDI

Belfond, 2005 ; « Pocket », 2007

VALENTINE OU LE TEMPS DES ADIEUX

Belfond, 2002 ; « Pocket », 2004